

Au Puits de La Paracha

*Pensées recueillies
de Rabbi
Elimelech
Biderman Chlita*

Ki Tetsé



Paracha Ki Tétsé - Eloul

L'homme et son prochain : quelques allusions à travers notre Paracha

Certains commentateurs font remarquer que le mot Eloul représente en hébreu (אלול) l'acrostiche du verset « אִישׁ לְרֵעֵהוּ וּמִתְנֹת לְאֲבִיּוֹנִים » (des présents) d'un homme à son prochain et des dons aux pauvres. Ceci nous enjoint à multiplier pendant cette période les actes de bienfaisance ce qui inclut de manière générale tout ce qui a trait à nos relations avec autrui : rechercher son bien de quelque manière que ce soit, lui éviter tout peine et le réjouir autant que nous le pouvons.

Rav Its'hak de Volozhin écrit au nom de son père (Rav 'Haïm de Volozhin) que l'homme doit savoir qu'il ne vient pas au monde pour lui-même mais uniquement afin de prodiguer du bien aux autres.

On raconte que dans la Yéchiva du 'Hafets 'Haïm étudiait un Ba'hour qui possédait une aptitude particulière pour mettre en émoi ses auditeurs grâce à ses discours remplis d'enthousiasme. Une fois, les délégués d'une des villes voisines de Radin vinrent le solliciter pour séjourner dans leur communauté pendant les jours de Roch Hachana afin d'éveiller le cœur des fidèles avant la sonnerie du Chofar ainsi qu'à d'autres moments clés de la prière. Il déclina cependant leur requête en arguant qu'il désirait se trouver pendant les jours redoutables à l'ombre de son vénérable maître, le 'Hafets 'Haïm. Ce dernier,

néanmoins, le fit appeler et lui ordonna d'accepter. Il lui expliqua : l'homme n'est pas venu dans ce monde pour lui-même mais uniquement pour les autres. Et dans la mesure où une communauté a besoin de toi là-bas, tu es tenu de t'y rendre car c'est pour cela que tu as été créé.

Notre Paracha rapporte l'interdiction de faire travailler deux animaux ensemble : « *Ne fais pas labourer ton bœuf et ton âne ensemble* » (22, 10). Tossefot (dans son commentaire Daat Zkénim sur la Torah) en explique la raison en disant que la nature du bœuf est de ruminer et de mâcher sa nourriture plus longtemps que l'âne qui lui ne rumine pas. De ce fait, en les faisant labourer ensemble, l'âne entendrait que le bœuf est encore en train de mâcher son repas, ce qui pourrait le faire souffrir que son maître aurait donné une portion plus importante à son "compagnon de travail". La Torah a donc prohibé pour cette raison l'utilisation commune des deux espèces ! Un raisonnement a fortiori s'impose dès lors : si la Torah se soucie de la jalousie imaginaire d'un âne, combien plus devons-nous veiller nous-mêmes à ne pas causer la moindre peine à un juif même si cette peine serait injustifiée de sa part !

Il est également mentionné dans notre Paracha l'interdiction d'intégrer dans notre communauté juive l'Ammonite et le Moabite : « *L'Ammonite et le Moabite ne viendront pas dans l'assemblée d'Hachem, même la dixième génération ne viendra pas dans l'assemblée* ».

d'Hachem, à perpétuité. Car ils ne vous ont pas accueillis avec du pain et de l'eau sur le chemin à votre sortie d'Egypte et parce qu'ils ont soudoyé contre vous Bilaam, fils de Béor. »

A priori il faut comprendre : pourquoi les Egyptiens qui pourtant nous ont asservis si durement ne sont concernés par cette défense que jusqu'à deux générations (les descendants d'un Egyptien qui s'est converti peuvent après deux générations se marier avec une juive, n.d.t) alors que les Ammonites et les Moabites sont exclus de la communauté juive à tout jamais ?

« Un des raisons de cette Mitsva, écrit le Séfer Ha'hinoukh (Mitsva 561), est explicitement mentionnée dans le verset : "Car ils ne vous ont pas accueillis avec du pain et de l'eau (...)" . De cette manière, la Torah tient à nous faire connaître la grandeur de la bienfaisance et le mépris de la bassesse et le l'avarice. C'est pourquoi elle nous ordonne d'entretenir notre haine pour ces deux nations qui se sont rendues misérables au point de ne pas avoir eu l'humanité la plus évidente d'offrir du pain et de l'eau à un peuple aussi nombreux qui traversait les frontières de leur pays, fatigué et diminué par ce long périple. De plus, ils soudoyèrent Bilaam, fils de Béor afin qu'il maudisse ce peuple. Certes, les égyptiens nous asservirent cruellement pendant longtemps. Malgré tout, la Mitsva de nous éloigner d'eux n'a cours que jusqu'à la troisième génération. La Torah veut nous enseigner de la sorte qu'il est moins grave de commettre

plusieurs transgressions que de faire preuve d'une bassesse aussi misérable en faisant fi de se comporter de cette manière au grand jour, au vu et au su de tous les peuples. Car en agissant de la sorte, ils (les Ammonites et les Moabites) montrèrent leur méchanceté et la perversion extrême de leur caractère sans qu'il n'existe aucun espoir de l'améliorer. Un tel homme est par conséquent indigne de se mêler au peuple Saint et Béni ».

Au cours de l'un de ses voyages, Rav Israël Salanter fut convié à venir prendre ses repas dans la demeure de l'un de ses riches disciples. Celui-ci s'empressa avant tout d'assurer à son Maître que sa maison était régie par l'observance scrupuleuse de toutes les lois : leur cuisinière était une veuve pieuse et discrète et la maîtresse de maison entraînait en permanence dans les cuisines pour surveiller que tout se déroulait comme il fallait. Généralement, lui raconta le maître de maison, Chabbat Soir, au cours du copieux repas, on prononçait des paroles de Torah et on chantait des cantiques de Chabbat, jusqu'à tard dans la nuit, comme il sied à l'honneur du saint Chabbat. Après avoir entendu cette description dans ses moindres détails, Rav Israël accepta l'invitation néanmoins sous conditions : que chaque repas se déroule selon ses instructions et que celui du Chabbat Soir dure deux heures de moins que d'habitude. Le disciple s'étonna de ces exigences mais par respect envers son Maître, il les accepta. Et, en effet, lorsque le moment arriva, Rav Israël prononça le Kiddouch sur le vin et agrémenta ensuite le repas de

paroles de Torah concises tout en demandant que l'on serve rapidement les mets. En un peu moins d'une heure, on apportait déjà les ablutions finales et on prononçait les actions de grâce.

A la fin du repas, le disciple ne put s'empêcher d'exprimer son étonnement à son Maître et il lui demanda quel défaut il avait trouvé dans sa conduite pour avoir ainsi bouleversé entièrement l'ordre habituel du repas de Chabbat. Sans lui répondre, Rav Israël lui demanda d'appeler la cuisinière. Lorsque celle-ci entra, il lui présenta ses excuses pour lui avoir causé autant de travail en exigeant qu'elle serve le repas avec un tel empressement et sans lui laisser aucun répit comme à l'accoutumée.

« Puissiez-vous mériter toutes les bénédictions, lui répondit-elle. Si seulement il pouvait en être ainsi Chabbat prochain ! Tous les soirs de Chabbat, je finis mon travail très tard dans la nuit et lorsque je rentre chez moi, je trouve mes jeunes enfants déjà endormis. Ce Chabbat, grâce au Rav, je peux m'en aller dès à présent, leur réciter le Kiddouch et passer le repas de Chabbat en famille. »

« Vois-tu, dit ensuite Rav Israël à son disciple avec une pointe de réprimande dans la voix, il est vrai que prolonger le repas de Chabbat est louable mais si cela doit se faire sur le compte d'une veuve qui doit renoncer pour cela à ce qu'elle a de plus cher au monde, ce n'est pas une bonne chose. Tu n'as qu'à le faire après les actions de grâce. Maintenant, nous

pouvons nous asseoir ensemble et chanter des chants de Chabbat jusqu'à l'aube ! »

Rabbi Yaakov Landau, le Chef du Beth Din de Bné Brak, raconta un jour qu'il trouva refuge dans sa jeunesse chez le Rachav et qu'il l'accompagna dans l'un de ses exils (au cours de la première guerre mondiale) jusqu'à la ville de Rostov en Russie où il était alors le seul invité du Rabbi.

Une fois qu'ils étaient à table, Rabbi Yaakov se rendit soudain compte que l'un des membres de la famille assis en face de lui semblait prendre un certain plaisir à quelque chose qui lui échappait. Il leva alors les yeux vers le Rabbi qui bien qu'ayant déjà terminé faisait semblant de continuer à manger. Il ne voulait pas mettre mal à l'aise son invité qui, lui, avait déjà terminé. Il plongeait sa cuillère dans son assiette vide, la portait à sa bouche, comme si elle était remplie de soupe fumante et recommençait le même geste indéfiniment. Quelle leçon de bonté envers son prochain, même jusqu'aux plus infimes détails du bien-être d'autrui !

« Sors en guerre » : la valeur d'un homme se mesure suivant la bataille qu'il mène contre son mauvais penchant

« Si un homme a deux femmes, l'une qu'il aime et l'autre qu'il n'aime pas, qui lui ont donné des fils, celle qu'il aime et celle qu'il n'aime pas et il se trouve que l'aîné soit de celle qu'il n'aime pas. Le jour où il partagera entre ses fils ce qu'il possédera, il ne pourra pas traiter en aîné le fils de la femme qu'il aime au détriment du fils de la femme qu'il

n'aime pas, qui lui est l'aîné. Mais l'aîné, le fils de la femme dédaignée, il le reconnaîtra en lui donnant double part (...) » (21, 15-17)

Ces versets peuvent être commentés allusivement de la manière qui suit :

Nous connaissons en effet ce que Rabbénou Tam écrit dans son Sefer Hayachar au sujet des différentes périodes de l'existence : chacun dans sa vie traverse alternativement des jours "d'amour" et des jours de "haine", des jours où il trouve goût et envie au Service d'Hachem, où il ressent que toutes les portes s'ouvrent devant lui et au contraire, des jours de "haine" où tout travail spirituel lui semble insurmontable, où il n'a aucun goût ni plaisir au point d'en être dégoûté.

C'est dans cette optique que l'on peut comprendre ce verset : « *Si un homme a deux femmes* », à savoir deux périodes, « *une qu'il aime et une qu'il n'aime pas, qui lui ont donné des fils* », ce sont les bonnes actions qu'il peut accomplir (qui sont ses véritables enfants) et vers lesquelles son cœur le porte ("qu'il aime") ou pour lesquelles au contraire il ressent une répulsion ("qu'il n'aime pas").

On a l'habitude de penser que les périodes "d'amour" constituent l'essentiel de l'existence d'un homme puisqu'il jouit alors de lumière et qu'il accomplit les Mitsvot avec ferveur. En revanche, les "jours de haine" n'ont à ses yeux pas grand intérêt puisqu'il n'y ressent pas la proximité d'Hachem et que tout y est accompli sous la contrainte en brisant

son Yétser. Mais en réalité, c'est exactement le contraire : Hachem éprouve un immense plaisir à chaque fois qu'il surmonte son mauvais penchant et ses tendances naturelles. L'essentiel du progrès spirituel se situe précisément dans ces périodes. C'est ce que vient évoquer la suite des versets : « *Le jour où il partagera entre ses fils ce qu'il possédera, il ne pourra pas traiter en aîné le fils de la femme qu'il aime au détriment du fils de la femme qu'il n'aime pas* », un juif ne doit pas mieux estimer les Mitsvot qu'il a accomplies durant les périodes fastes, « mais l'aîné, le fils de la femme dédaignée, il le reconnaîtra en lui donnant double part », car au contraire les "jours de haine" sont les plus importants et ce sont eux qui ont la préséance.

Le Baal Chem Tov commente à ce sujet le verset de l'Ecclésiaste : « La sagesse du pauvre est méprisée » (9, 16) en faisant un jeu de mot avec le terme "méprisée" qui se dit en hébreu "Bézouya" et qui peut se découper en deux mots : Bézou-ya, qui veut dire "en cela, D.". Ce découpage permet de comprendre ce verset allusivement de la manière suivante : "la sagesse du pauvre", de celui qui avance dans l'obscurité et se débat difficilement avec son mauvais penchant, est de savoir que "Bézou-ya", qu'en cela D. (est présent), qu'Il est proche de lui et qu'Il l'aime plus que jamais.

Après le décès du Rav de Shinava en 1899, Rabbi Itskel de Pchévorsk (qui venait de se marier à l'âge de dix-sept

ans et demi) chercha un nouveau Rav auquel il pourrait s'attacher. A l'approche du dernier Chabbat avant le mois d'Eloul, il se rendit à Kranitz où séjournèrent plusieurs petit-fils du Divré 'Haïm de Santz. Il espérait ainsi trouver parmi tous ces Tsadikim son nouveau guide spirituel. Le Chabbat, au moment où l'on annonce le jour de la semaine où tombera le nouveau mois, Rabbi Acher Méïr de Bokhnia s'approcha du pupitre (le Divré 'Haïm lui avait délégué ainsi qu'à Rabbi Chlomo de Babov, la prérogative d'éditer ses Responsa). Rabbi Itsikel se trouvait alors à proximité de Rabbi Sim'ha Issachar Dov de Tsechinov. Lorsque ce dernier annonça : "Roch 'Hodèch Eloul sera..., il sentit ses entrailles se serrer et au même instant, il ressentit que Rabbi Sim'ha le liait à lui : il sut alors qu'il avait désormais un nouveau Rav. L'année d'après, Rav Itsikel voyagea chez son Maître à Tsechinov. Néanmoins, bien que ce dernier fût invité à proclamer le nouveau mois à venir, il ne ressentit rien de particulier.

Il s'étonna de lui-même au point d'en être extrêmement peiné. Au cours du repas, son Maître lui dit : « Itsikel, qui a dit que c'est lorsque l'on "ressent" (une élévation et un dévoilement) que tout va bien ? Peut-être est-ce lorsqu'on ne ressent rien que tout va bien ? »

La parabole qui suit (inspirée du Midrach Vayikra Rabba 24, 8) illustre parfaitement ce qui précède : un roi puissant appela un jour trois de ses ministres fidèles et leur confia à chacun en dépôt une jarre de vin vieux au goût

succulent et irrésistible et qui dégageait un délicieux arôme. Il leur ordonna à tous trois de la garder chez lui et les informa qu'au bout d'un mois, on viendrait la chercher. Ceux qui la rendraient intacte seraient promus à un poste très élevé. En revanche, dans le cas contraire...

Deux des ministres, en voyant à quel point le vin était exquis, le rangèrent sur le champ dans leur cave à un endroit inaccessible afin d'en oublier l'existence et de ne pas être tenté de le boire. Le troisième, en revanche, ne fut pas aussi vigilant et la posa sur sa table. L'arôme délicieux qui émanait de la jarre se fit bientôt tellement sentir qu'il ne put y résister et il finit par goûter une gorgée du vin. Il fut cependant pris immédiatement de remords au plus profond de lui-même et s'arrêta de boire. Le lendemain, il succomba à nouveau et se lamenta ensuite sur son échec. Il réussit toutefois le même jour à mettre un frein à sa tentation mais par la suite, il échoua à nouveau. Il dut finalement se rendre à l'évidence qu'il avait déjà bu la moitié de la jarre.

Lorsqu'arriva le jour fixé par le roi pour vérifier l'état de son vin, les deux premiers ministres amenèrent chacun sa jarre au palais et le roi leur donna comme convenu un poste honorifique très élevé. A leur suite, entra le troisième ministre le visage contrit. Il éclata en sanglots devant le Roi en lui racontant les moments d'épreuves qu'il avait traversés, combien il s'était retenu de boire, et comment même après avoir

succombé à la tentation, il s'était néanmoins fait violence pour continuer à résister. Il implorait ainsi la clémence du roi. Lorsque le roi entendit ses paroles, il le promut à un poste encore plus élevé que les deux premiers et expliqua ensuite sa conduite : le fait que ces derniers n'aient pas touché la jarre qui leur avait été confiée n'était pas si extraordinaire car ils n'avaient pas eu à combattre leur tentation. Ils l'avaient mise immédiatement de côté et n'en n'avaient pas senti l'arôme jusqu'à la fin du mois. Le troisième ministre par contre qui avait goûté au vin et qui malgré tout s'était retenu et n'avait pas terminé toute la jarre, était particulièrement digne de louanges.

Il en est de même pour nous : il nous arrive de ne pas surmonter nos épreuves et de succomber aux tentations. Mais si, cependant, nous nous reprenons et nous efforçons de nous améliorer dans le Service d'Hachem afin d'accomplir Sa volonté, quand bien même le chemin serait long et difficile puisque nous aurions déjà goûté à la faute, un tel effort a encore plus de valeur aux yeux d'Hachem que

celui de la personne qui n'aurait jamais fauté. A ce sujet, nous devons être persuadé que durant le mois d'Eloul, celui qui désire se rapprocher d'Hachem bénéficie d'une aide Divine particulière.

Le Machgui'ah Rav Wolbe écrivit une fois une de ses lettres alors qu'il voyageait en avion de la Suisse à la France : « La durée du trajet que j'entreprends est d'environ une demi-heure car je voyage par les airs. Le même trajet par la terre ferme prendrait à peu près huit heures, même en train (et en voiture encore bien plus). La raison en est que, malgré les performances du chemin de fer, celui-ci demeure encore tributaire du relief du terrain sur lequel il doit avancer, les montagnes et les plaines, les descentes et les montées. Il en est de même du travail de l'homme : tant qu'il est encore lié au matérialisme, son chemin pour parvenir à des degrés spirituels est beaucoup plus long. Plus il s'efforcera de s'en détacher, plus il raccourcira ce chemin et atteindra facilement ce qui lui demande de fastidieux efforts tout au long de l'année. »